

Le questionnaire a été adressé à 1 306 enseignants. 18,4 % d'entre eux ont répondu. 240 réponses ont donc été traitées (les classes représentées dans l'échantillon concernent essentiellement le cycle 3, et les classes de ZEP sont très peu nombreuses). L'auteur invite lui-même à la prudence car les corrélations statistiques sont insuffisantes pour établir des relations de cause à effet fiables. Les résultats permettent de dégager des pistes de réflexions prometteuses.

Comme attendu, la notation est une pratique dominante de l'école élémentaire. Les enseignants ont majoritairement la conviction que la note est importante pour les élèves, dans un souci de motivation et de justice. Toutefois ils se heurtent à des injonctions paradoxales : normaliser, créer une culture commune, préparer à la compétition scolaire et reconnaître, respecter et prendre en compte leurs diversités. Ils sont donc à la recherche d'une cohérence professionnelle, notent mais tentent de concilier ce qui peut s'avérer brutal ou cruel avec le souci d'une relation pédagogique de qualité... pas toujours facile !

La notation semble bien relever d'une tradition tenace de l'école française même si depuis des années déjà, au moins dans certains textes et en particulier depuis la loi d'orientation de 1989, l'administration de l'Éducation nationale cherche à faire évoluer les modalités de l'évaluation des élèves.

Le chemin est encore long et les résultats de cette recherche rappellent une fois de plus, la sous-estimation de ces questions tant dans la définition des orientations éducatives nationales que dans la formation initiale et continue des maîtres. L'absence de débats professionnels organisés, alimentés, structurés se fait sentir.

Le sujet est donc plus que jamais d'actualité : l'évaluation du socle commun doit s'accompagner de livrets de compétences. Les résultats des enquêtes internationales (PISA, PIRLS) qui ne sont pas toujours flatteuses pour notre système éducatif, peuvent induire de nombreuses interrogations, les pays obtenant les meilleurs résultats ne sont pas tous des adeptes de l'usage des notes et des redoublements... À méditer même si les alternatives restent à bâtir pour notre école.

Nicole GENEIX
Observatoire de l'enfance

GONNIN-BOLO Annette (dir.) (2007). *Parcours professionnels. Des métiers pour autrui entre contraintes et plaisir*, Paris : éditions Belin, 218 p.

Quel sens donnons-nous à nos parcours professionnels lorsque, en situation d'entretien, nous sommes amenés à les dire et donc, non plus à les vivre, mais à les construire avec des mots et des significations ? Quelles formes de socialisation se donnent alors à voir, structurant nos récits et orientant subrepticement nos vies ?

Quels mécanismes identitaires se mettent alors en œuvre? Peut-on s'émanciper de ces diverses contraintes, qui finalement nous constituent? Voilà les questions de fonds que pose Annette Gonnin-Bolo dès le deuxième paragraphe de cet ouvrage collectif, qu'elle dirige. Vastes questions, que cet ouvrage se propose d'approfondir non pas de manière théorique, en construisant de nouveaux modèles de socialisation ou d'identité professionnelles, mais de manière concrète, à partir de l'évocation de parcours, présentés par ceux-là mêmes qui les ont vécus.

Pour affronter ces questions et collecter les descriptions, Annette Gonnin-Bolo a réuni, autour d'un chercheur invité, Claude Dubar, qui a fortement contribué à lancer l'intérêt pour ces questions en France, des chercheurs et doctorants du Centre de recherches en Éducation de Nantes (CREN). Tous sont partis à la fois d'une question initiale commune (quel sens donne-t-on à son parcours professionnel?) et d'une théorisation également commune, celle de Dubar sur la construction des identités professionnelles par le jeu d'une double transaction. Rappelons que l'une, relationnelle, se joue entre l'identité que nous attribue autrui et celle que l'on revendique; l'autre, biographique, confronte le passé à l'avenir, les identités héritées à l'identité projetée. Ces chercheurs et doctorants se sont intéressés à des secteurs professionnels divers, dont la quasi-totalité implique « un travail sur autrui », selon l'expression de Dubet empruntée à Tardif et Lessard. L'analyse sociologique de ce « travail humain sur de l'humain » peut certes se rationaliser en partie, mais guère se mécaniser, contrairement au travail sur les choses. En effet, basé sur l'interaction, il doit prendre en compte ses multiples aspects, souvent individualisés et contingents, toutes choses beaucoup moins centrales dans le travail industriel.

À vrai dire le séminaire hébergé par un département de sciences de l'éducation et regroupant des chercheurs et doctorants de cette discipline ne pouvait prétendre couvrir le vaste ensemble des métiers de l'humain. Les secteurs professionnels pris en compte sont cependant divers: enseignement, travail social, éducation physique, éducateurs sportifs (voile), formateurs d'adultes, activités artistiques et, de manière particulière, le bâtiment, à travers la trajectoire particulière des femmes dans un secteur traditionnellement masculin. Annette Gonnin-Bolo regroupe ces secteurs professionnels en trois pôles.

Le premier, représenté par l'Éducation nationale, est fortement réglementé, avec une gestion centralisée, un encadrement hiérarchisé, des programmes prescrits dans leurs contenus et dans leur temporalité et des formes de validation uniformes (les diplômes). Mais comme le montrent Guibert, Lazuech et Rimbart, ces règles du jeu apparaissent de moins en moins claires pour les enseignants. Les politiques de décentralisation favorisent les projets locaux et incitent les enseignants à y participer

et à faire preuve d'initiative, alors que le cadre d'ensemble reste toujours contraignant. Comment stabiliser son identité professionnelle face à de telles injonctions paradoxales ?

Le second pôle, beaucoup plus libéral et même quasiment déréglementé, est représenté par les métiers du spectacle. La diversité des activités et, malgré la salarisation depuis les années 1970, la multiplicité des statuts, types d'emploi et classements catégoriels, démultipliée par la fracture majeure entre permanents et intermittents, engendrent une incertitude statutaire qui rendent difficile les transactions identitaires. Le troisième pôle, celui du travail social, est dans une position intermédiaire entre les deux autres pôles, avec une assez grande diversité des secteurs d'activité, spécialisés selon les populations et les difficultés prises en charge, mais avec une codification relativement reconnue tant des secteurs que des emplois, hiérarchisés selon les compétences et les responsabilités. Cependant leur prise en charge par les collectivités locales a introduit certes de la souplesse mais aussi une moindre régulation avec notamment des recrutements ne correspondant pas aux qualifications exigées, engendrant des carrières professionnelles plus diverses et inégalement bien vécues. Cela se rencontre aussi chez les formateurs d'adultes.

Au total, 25 biographies ont été recueillies. Certaines des personnes sont en début de vie professionnelle, ce qui informe sur l'entrée dans le métier et la première socialisation professionnelle, si importante. D'autres, rencontrées quelques années après leurs débuts, renseignent sur les dynamiques à l'œuvre. D'autres encore sont à des moments importants de réorientation de leur vie professionnelle, avec souvent un recours à la formation. Certains enfin, en fin de carrière, portent un regard rétrospectif sur leur évolution identitaire au cours de ce drame social du travail qu'est la carrière.

Que nous apprennent ces entretiens ? D'abord, la détermination du secteur d'exercice s'affirme souvent comme un choix souverain, plus rarement comme l'effet d'un hasard, jamais comme la conséquence de déterminismes sociaux. On reconnaît là le pouvoir de l'esprit humain à se croire le maître chez soi, que l'on appelle cela rationalisation comme chez Elster, habitus inconscient chez Bourdieu ou choix rationnel sous contrainte de préférences socialement déterminées comme chez Boudon. Les parcours ultérieurs ne sont aucunement linéaires, même là où les carrières sont les plus régulées. Changements de lieu d'exercice, de rapport au travail ou même de fonction manifestent partout « la recherche récurrente de la bonne place », celle « où le sujet se sentira en harmonie entre ce qu'il est, ce qu'il souhaite être, et la place que l'autre lui attribue ». Ceci ne va pas sans difficultés ni douleur. Car l'on souhaite aussi reconnaissance et progression de carrière. Or il y a moins de « bonnes

places » que ceux capables de les occuper. Ceci aboutit à des compromis d'attente, souvent accompagnés de souffrance et même parfois d'un sentiment de culpabilité de ne pas mieux réussir. Heureusement, subsiste souvent le plaisir dans l'action et les interactions de travail. Car ce qui manque, c'est la reconnaissance institutionnelle, non interactionnelle. Certes l'on voudrait évoluer et devenir autre. Mais, puisque ce n'est pas possible, on pense que l'identité présente est la seule possible et acceptable, puisque l'on a pu s'y aménager des plaisirs et s'y construire des rationalisations en partie analgésiques.

Ainsi cet ouvrage justifie bien son sous-titre : « Des métiers pour autrui entre contraintes et plaisir ». Son grand mérite est, comme le dit Dubar dans sa postface, de lier parcours professionnels et subjectivité. Permet-il pour autant, comme il l'affirme, de révéler des dynamiques identitaires ? Oui et non, car il ne trouve pas, il retrouve. En effet, cet ouvrage n'est ni théorique, ce qu'il revendique, ni démonstratif, au sens où il chercherait à mettre à l'épreuve et vérifier une théorie. Il ressort plutôt du genre herméneutique, en ce qu'il procède d'une interprétation des matériaux symboliques collectés, les entretiens, à l'aide d'un système interprétatif choisi, ici la théorie de l'identité comme double transaction. Une telle démarche permet non de trouver, mais de retrouver ce que l'on a mis au départ dans son regard. Mais n'est-ce pas là le destin le plus fréquent des théories dans les sciences sociales : elles donnent des sens nouveaux en construisant de nouvelles réalités symboliques, elles montrent plutôt qu'elles ne démontrent. Plus l'interprétation est riche, en ce qu'elle donne du sens à plus de matériaux, plus elle est cohérente, et plus la théorie est sinon vérifiée, du moins validée et pertinente. C'est à cela que contribue pleinement cet ouvrage, en montrant dans ses nombreux exemples la puissance interprétative de la théorie de Dubar. Ce faisant, il participe pleinement au mouvement descriptif et interprétatif que suivent de plus en plus les sciences sociales.

Raymond BOURDONCLE
Université de Lille III

MARCEL Jean-François, PIOT Thierry (dir.) (2005). *Dans la classe, hors la classe*, Lyon : INRP, 213 p.

Ce livre, issu d'un symposium organisé en 2004 dans le cadre du 5^e congrès organisé par l'AECSE, s'inscrit dans la continuité d'une réflexion collective des auteurs et d'un groupe de travail du réseau OPEN sur la question de l'analyse des pratiques professionnelles des enseignants. La perspective générale, déjà bien esquissée dans de nombreuses publications de Jean-François Marcel est de considérer l'activité